

COMPTES-RENDUS DE LECTURE

P.R.DASEN, J.W.BERRY, N.SARTORIUS *Health and Cross-Cultural Psychology. Toward Applications* Sage, Londres, 1988, 226 p. ISBN 0-8039-3039-9.

Dès l'introduction, les réalisateurs de cet ouvrage collectif précisent clairement leurs objectifs: la psychologie a fait de grands progrès; comment passer de ces progrès à l'action? En particulier, comment répondre à l'insatisfaction croissante des praticiens du Tiers-Monde qui sont de plus en plus sensibles à l'inadéquation de bien des théories psychologiques aux problèmes propres à leurs cultures et à leurs sociétés? Depuis une vingtaine d'années seulement, soulignent-ils, la psychologie transculturelle commence à relever ce défi, face au courant dominant d'une psychologie très ethnocentrique. Toutefois la masse des connaissances qu'elle a accumulées est bien plus grande que le «résidu» directement applicable. Ils renvoient pour cela à l'exemple des six volumes du *Handbook of Cross-Cultural Psychology*, si riches sur le plan théorique et si limités dans leurs perspectives d'application. Comment réduire la distance entre la recherche académique et la recherche-action? Quelques orientations peuvent être suggérées: la gestion de la santé mentale, l'ajustement culturel de l'éducation, les politiques relatives à l'enfance, l'encadrement psychologique des soins de santé primaire, et finalement la dialectique possible entre la recherche fondamentale et les questions posées par son adaptation à l'action.

Les lecteurs d'Ecologie humaine seront surtout intéressés par certains chapitres de cet ouvrage. Retenons en particulier celui de P.R.Dasen et C.M.Super intitulé «L'utilité d'une approche transculturelle dans les études sur la malnutrition et sur le développement psychologique». Proposant une «écologie du syndrome de malnutrition», ils font la démarche suivante: insérer les causes matérielles et les conséquences biologiques de la malnutrition infantile dans le réseau complexe d'interactions qui lie les variables biologiques et les variables socioculturelles. Ils examinent d'abord les mécanismes en cause dans l'influence négative de la malnutrition sur le développement psychomoteur des enfants. Jusqu'au début des années 70, on avait une vision mécaniste assez simple de cette influence, jugeant qu'il y avait un lien direct avec le développement cérébral lui-même. Il s'est avéré depuis que ce modèle était simpliste, car les fonctions cérébrales sont remarquablement protégées face aux insuffisances nutritionnelles, sauf dans des conditions tout à fait extrêmes, et finalement fort minoritaires. Le mécanisme est moins direct.

Il passe par un «isolement fonctionnel» dont la malnutrition est la source : du fait de la réduction de son niveau d'activité les interactions sociales de l'enfant dénutri et l'intensité de sa motivation baissent, et, par contrecoup, cela diminue d'autant son développement psychologique. La mise en évidence de ce relais relationnel conduit à revoir les programmes de lutte contre la sous-alimentation, et à accentuer la part de l'effort qui porte sur les comportements et sur les modes de socialisation de l'enfant. On en arrive alors à une véritable «écologie du syndrome de malnutrition»

Partant de ce constat, les auteurs aboutissent à un modèle général de cette écologie. Il intègre les divers ordres de causes et leurs influences réciproques : causes liées au macro-environnement, aux caractéristiques propres à la mère, à celles de l'enfant, à la famille, aux interactions mère-enfant. Toutes ces causes peuvent soit se combiner et amplifier l'état de malnutrition, soit au contraire se combattre, un niveau compensant les effets potentiellement négatifs de ce qui se passe à un autre. Le développement psychologique se rattache lui-même par plusieurs voies à ces divers facteurs : directement, par leur impact sur l'enfant et indirectement, dans la mesure où ils font apparaître le syndrome de malnutrition ou, du moins, où ils en amplifient les effets.

Un véritable cercle vicieux peut être alors mis en évidence par l'étude des interactions mère-enfant : les enfants dénutris tendent à avoir un comportement moins actif et à diminuer leur capacité d'interactions à distance avec leur mère. Des observations montrent alors que les mères à leur tour réduisent leurs propres initiatives dans les interactions avec ces enfants, aboutissant à réduire leur stimulation de leur développement, ce qui a alors des conséquences à long terme. Fait à noter, les différences culturelles peuvent être importantes dans cette forme de réponse de la mère au comportement de l'enfant, et ce fait mérite une étude soigneuse, car il peut aboutir à de grandes variations dans l'impact de la malnutrition sur le développement des enfants.

Dans un autre chapitre de l'ouvrage, Weiss et Kleinman demandent que l'on attache plus d'importance à la recherche transculturelle sur la dépression, de façon à permettre de distinguer entre les invariants en ce domaine et les modalités orientées par la culture. Berry et Kim, un peu plus loin montrent combien l'acculturation (soit lors de migrations, soit lors de changements sociaux rapides) a des effets très variables sur la santé mentale, allant de syndromes graves à des comportements d'adaptation extrêmement créateurs.

Dans une dernière partie du volume, les auteurs parviennent à une conclusion intéressante pour la santé publique et pour les problèmes de santé liés au développement. Rejoignant en cela les anthropologues médicaux, ils prônent une action médicale «community-oriented» et «service-oriented» à la place de la traditionnelle attitude fortement «disease-oriented».

Ce livre tient-il ses promesses ? La réponse est ambiguë, et ses auteurs le reconnaissent dans leur conclusion; «ce livre contient peu de recettes pratiques», écrivent-ils, en rappelant l'aphorisme de Kurt Lewin selon lequel il n'est rien de plus

pratique qu'une bonne théorie. Hormis les quelques exemples cités plus haut, et un tableau de l'insertion de la psychologie transculturelle dans le système de santé de Cuba, qui illustre le propos général du volume, il s'attache surtout à identifier les zones où le passage à l'application est souhaitable. Le chemin apparaît encore plein d'embûches. Constatant que, simplement entre psychologues de langue française et psychologues de langue anglaise, les paradigmes sont fort différents, les auteurs appellent d'abord à un effort de mise au point transculturelle de la psychologie elle-même. La collaboration entre psychologues de cultures différentes doit d'abord être rendue possible, avant que leurs travaux et leurs concepts puissent déboucher sur l'action. Plusieurs thèmes sont alors proposés pour cela : la standardisation des tests, un ajustement transculturel des questionnaires et des modes d'interview, une réflexion sur le rôle des informations que peut apporter une observation non standardisée, du type de l'observation participante.

Que retenir de cet effort honnête ? D'abord les limites qu'il ose clairement identifier : la psychologie transculturelle, comme bien des sciences de la société n'apporte pas des recettes, des techniques aisément applicables. Mais elle induit de la part de l'observateur et du responsable, comme de celui qui a la charge d'une action très immédiate, une nouvelle attitude, une position intellectuelle qui retentit sur ses décisions au moment de l'action. Son applicable siège à ce niveau : elle ne guide pas l'action, mais la prise de décision de l'acteur. En cela elle retrouve l'anthropologie, qui n'est pas un guide technique pour l'action, mais une éducation au regard, lui permettant d'affiner les cheminements de l'action.

J. BENOIST

PREVENIR - Cahiers d'étude et de réflexion

. 1° semestre 1988, n° 16 **Le cancer. Du mal mythique au fléau social**

Les cancers professionnels : quelles recherches, quels moyens d'action ?

. 2° semestre 1988, n° 17 **Le cancer. Recherche, médecine et politique.**

La revue Prévenir a l'ambition avec ces deux numéros consacrés au cancer de soulever des questions diverses et surtout complémentaires sur cette maladie ayant déjà provoqué de nombreuses productions littéraires et scientifiques. A juste titre, le thème du cancer anime actuellement des débats cruciaux dans le champ de la médecine et de la maladie. N'est-il pas effectivement un problème de santé publique majeur par le nombre de ses décès et de ses invalidités et un défi pour la recherche médicale ? Et ne représente-il pas, par excellence, « la maladie comme métaphore » ?

L'originalité de Prévenir est de donner la parole à des chercheurs de différentes disciplines des sciences sociales et à des praticiens travaillant dans des

systèmes de santé de prise en charge du cancer. A des articles de démarche strictement scientifique, succèdent des récits pertinents de vécu médical et des propos de «militant».

La lecture du volume numéro un, abordant les thèmes des représentations de la maladie et des cancers professionnels, débute par un travail d'historien. J. Le Brun met en exergue des permanences des représentations du cancer dans l'imaginaire collectif, dont certains traits dominants au 17^e siècle connaissent actuellement un étonnant dynamisme, récurrence d'une pensée mystique où l'environnemental et le vital sont étroitement liés. P. Pinell apporte une dimension sociologique dans la compréhension de l'itinéraire historique du cancer. Il rend compte avec clarté du processus éminemment complexe d'accession du cancer au rang de fléau, stigmatisant des enjeux sociaux et politiques et aboutissant à des «transformations touchant à la fois les représentations du cancer et les modalités de sa prise en charge». Le médecin-psychologue présent dans un grand centre anti-cancéreux connaît bien la prégnance de cet imaginaire collectif du cancer chez le malade et son entourage; E. Raimbault fait acte de foi : il propose aux soignants une attitude et une pratique soucieuses du malade, en tant qu'individu en crise psychologique et sociale, adaptées aux différentes étapes du vécu de la maladie et de la relation thérapeutique. Et G. Raimbault et R. Bargues, psychanalystes, nous rappellent que le cancer se guérit et que l'écoute et le soutien restent nécessaires, car souvent la «guérison n'est pas synonyme de retour à l'état antérieur». Cette série d'articles nous interpelle pour une réflexion sur la dialectique de l'imaginaire collectif et social et de l'imaginaire individuel de la maladie, d'autant plus que, comme le suggère le dernier texte, cette dialectique est puissamment ancrée dans le vécu du corps de la maladie cancéreuse.

L'autre partie de ce volume traite de l'aspect épidémiologique, juridique et économique des cancers professionnels. On remarquera l'article de M. Goldberg et de D. Hemon qui nous livrent en quelques pages un manuel d'épidémiologie critique et pragmatique. Outre le fait d'insister sur le plan méthodologique de la nécessité d'une véritable épidémiologie sociale, d'«une observation de l'homme dans son milieu habituel», pour l'identification de nouveaux agents cancérogènes; ces auteurs dénoncent les «insuffisances de l'infrastructure informationnelle» et les «pesanteurs institutionnelles et politiques» auxquelles le chercheur est confronté pour développer une recherche épidémiologique ambitieuse.

Avec le volume numéro deux, intitulé «Recherche, médecine et politique», P. Pinell situe dans son éditorial la mise en jeu, délicate et parfois conflictuelle, des acteurs appartenant aux nombreux secteurs du champ médical de prise en charge du cancer. Dans son article «cancérologie, complémentarité des spécialités et régulation de l'exercice libéral de la médecine», il poursuit l'investigation de l'évolution des conceptions du cancer et de sa médecine entreprise dans le numéro précédent. Le cancer devenu un «fléau social», ainsi désigné dans le premier congrès

international de la lutte contre le cancer en 1934, objet d'utopie rationaliste d'une union nationaliste, se voit investi dans les années 60 d'intérêts nouveaux, résultants de l'installation de nombreuses institutions médicales et sociales et d'une profession médicale sans cesse en recherche de cohérence et d'identité. Dans ce texte dense surgissent de nombreux points de réflexion. Dans quelles mesures, l'efficacité symbolique de ces thérapies spécifiques anti-cancéreuses, radiations, chirurgie-exérèse radicale, bénéficiant du caractère énergétique et invasif de leurs représentations, offre aux malades et aux médecins prescripteurs une solide adhésion à l'institution des centres anti-cancéreux, démarche se traduisant objectivement par un gain d'efficacité thérapeutique ? Cette question nous amène à considérer avec attention l'article de F. Bouchayer sur la relation entre la «Médecine officielle et (la) cancérologie parallèle».

Bien que son propos est de surtout s'interroger sur les processus qui conduisent les membres de la communauté scientifique et médicale à se marginaliser dans la cancérologie parallèle, cet auteur nous donne en annexe un tableau de ces thérapeutiques «douces» utilisées par les «dissidents» contre la maladie cancéreuse, maladie dure s'il en est; thérapeutiques «douces» à confronter aux thérapeutiques «dures» de «l'orthodoxie médicale anti-cancéreuse», porteuses de l'efficacité symbolique si présente dans l'imaginaire collectif des cancéreux.

Dans le champ professionnel anti-cancereux, qu'elle est la place du médecin généraliste ? Problème actuellement épineux, tant cette profession traverse une période difficile, une crise d'identité. P. Aïch et coll. montre, contrairement à ce qui se passe dans d'autres pathologies et d'autres relations de concurrences avec les spécialistes, que les «médecins de famille» ont parfaitement intériorisé la limitation de leurs compétences aux fonctions dévolues par les cancérologues, celles de dépistage, de soutien et de suivi des malades.

Signalons enfin une analyse de contenu de discours de médecins de D. Broclain et coll. et les propos de deux médecins généralistes. Chez les thérapeutes, la question de la «vérité aux malades» est avant tout le résultat d'une évaluation pragmatique du malade et de sa situation dans l'évolution de la maladie.

Grâce à ces deux nouveaux numéros thématiques, les rédacteurs nous ont apporté de précieux documents, résultants d'approches dans des secteurs variés de cette vaste constellation qu'est le champ social du cancer.

Marc GHNASSIA

C. GALLINI La danse de l'Argia .Fête et guérison en Sardaigne. Traduit de l'italien par Giordana Charuty et Michel Valensi, suivi de *Contribution socio-psychiatrique à l'interprétation de l'argisme sarde* par G.Jervis et M.Risso. Ed. VERDIER 11220 Lagrasse 1988, 266 p.

La piqûre d'un petit animal venimeux entraîne, à travers la crainte qu'en a celui qui l'a subie, une série de rituels où la danse occupe une place importante. On reconnaît là le profil du tarentisme, si souvent étudié, et que De Martino a rendu classique. Sous le masque d'une agression, c'est la maladie qui fait irruption dans la communauté et qui lui inflige des soubresauts où la guérison, la fête et les règles sociales dansent un ballet complexe. De Martino en arrivait à conclure que la maladie, la crise, n'était en fait que le masque pris par d'anciens cultes de possession dans le cadre dominant d'une société chrétienne qui les interdisait. Clara Gallini se pose dans ce livre une question qui conduit plus loin. La cure et la fête ne nous apparaissent-elles pas comme inconciliables «parce qu'elles fonctionnent ainsi dans notre contexte culturel qui isole, sépare, radicalise pour les rendre incompatibles des lieux, des moments, des institutions, des représentations par ailleurs compatibles?».

Ces quelques prémisses étant posées, le livre rassemble les résultats d'enquêtes conduites par l'auteur en Sardaigne au début des années 60. La danse de l'argia y réalise un véritable syndrome social. L'argia (la «bariolée») pique en été; elle appartient à deux espèces zoologiques, l'une est une araignée venimeuse, l'autre un mûle, non venimeux. En réponse à la demande de secours urgent qu'implique sa piqûre, la communauté se mobilise, suit des rites connus, et improvise des variantes jusqu'à ce que la victime exprime un résultat.

La piqûre est souvent réelle. Sa gravité l'est moins, et il semble que les cas où il n'y a pas de piqûre du tout soient assez fréquents. Mais le plus important n'est pas là. Il tient à l'action sociale qui suit nécessairement et dès lors, «la dimension donnée à l'épisode par la victime comme par toute la communauté est révélatrice d'un modelage culturel tant des comportements que des représentations» (p.29). Et ce modelage culturel est si prégnant que les cas prennent un profil comparable., que la piqûre soit ou non réelle, que la piqûre réelle soit ou non venimeuse. Constatation d'un grand intérêt, qui mérite toute notre attention, car nous avons là un exemple particulièrement net de la production sociale de l'expression symptomatique d'une maladie. Mieux encore, la permanence du tableau clinique passe par le relais des acteurs sociaux que sont les malades, qui viennent littéralement enseigner par la suite aux autres comment être malade s'ils sont un jour victimes d'une piqûre. Aussi les meilleurs guérisseurs sont-ils d'anciens malades. Ils ont alors un nouveau rôle qu'ils assument «en passant d'objet à sujet actif pour exorciser tout fantôme d'un passé encombrant, en en dirigeant le cours vers une finalité intersubjective» (p32).

Le traitement devient un mode de transmission culturelle du savoir relatif à

la façon d'être malade, et c'est à la condition que le malade exprime ce savoir par son comportement que le guérisseur peut avoir prise sur son mal... «Nous constatons ainsi que crise et rituel thérapeutique correspondant forment un ensemble un, unitaire, indissociable, qui les destine à exister et à disparaître en même temps». Réinsérant ces relations sociales dans la société de la Sardaigne, l'auteur montre alors comment «les argia sont mortes» avec la société de bergers et de paysans qui les avait entretenues... Disparition qui est maintenant entière... Mais grâce au témoignage et à l'analyse de C.Gallini, l'Argia aura beaucoup appris à ceux qui cherchent à comprendre comment, dans la maladie, la culture et la nature forment un tout que nous ne dissociions que dans l'une des étapes de notre analyse.

Le lecteur trouvera beaucoup d'autres richesses dans ce livre. Soulignons entre autres la qualité documentaire de l'important chapitre consacré à la possession; il s'inscrira parmi les références nécessaires à toute étude comparative du phénomène. Les variations du rituel à travers la Sardaigne, la place différente qu'y prend la rencontre avec les références chrétiennes, ici porteuses d'une image de péché et d'expiation, là absentes d'une cérémonie aux apparences de fête, viennent élargir encore le message de cette étude et ses riches implications.

Jean BENOIST

J.M. GIBBAL Les génies du Fleuve
Presses de la Renaissance, Paris 1988, 257p.

Voici une étude ethnographique passionnante qui nous emmène sur la boucle du Niger, au coeur du Mali, et du pays des Ghimbalas. Au fil du fleuve et de l'écriture, J.M. Gibbal nous introduit dans cette région dont le nom recouvre une triple réalité : un lieu géographique situé à la partie nord-est du delta intérieur du Niger, un vocable qui nomme les génies des eaux, vivants sur cette terre inondée de mares et de lacs, et un culte enfin, avec ses rituels (Batou) qui rassemblent les fidèles autour de leurs prêtres-thérapeutes (Gaw) pour des possessions extrêmement dramatiques et violentes. Tout un panthéon nous est révélé (avec le trio majeur Awa-Baana-Moussa) dont les génies ordonnent un monde qui ressemble terriblement à celui des hommes.

Mais ce qui marque le livre, c'est surtout la mise en relation intime et permanente du milieu naturel avec l'univers des Ghimbalas. Embarqué dans sa recherche, avec sa pirogue, l'auteur nous introduit dans cette circulation des hommes tributaires des caprices et des crues du Niger, accompagnés de leurs génies qui possèdent des demeures à la fois aquatiques et terrestres, selon que les eaux montent ou descendent : «à la géographie manifeste de la région se superpose une géographie secrète» connue et chantée par les fidèles du culte. Aujourd'hui, après plusieurs années d'une sécheresse impitoyable, la société des Ghimbalas est en crise, les sacrifices et les

rituels se réduisent faute de moyens. L'Islam tend à imposer son hégémonie. Les Ghimbaldas pourront-ils attendre des jours meilleurs et surmonter la dureté du temps? Sauront-ils ruser avec l'Islam comme ils l'ont toujours fait?

J.M. Gibbal s'interroge constamment en refusant de considérer ce fait social - les Ghimbaldas et leurs rituels de possession - comme une chose habitée par des observations et des émotions qui l'accompagnent comme autant d'évènements qu'il faut filtrer pour aller «le plus loin possible vers la prise de conscience des phénomènes». Un voyage vers l'autre avec des expériences-limites (la transe) ou l'implication de l'observateur impose un constant retour sur soi-même.

Dominique DESPLATS

E.MORAN (ed.) The ecosystem concept in anthropology

AAAS selected symposium, Westview Press inc., Boulder Colorado, 1984, 320 p.

Publié en 1984, ce livre forme les actes d'un colloque de l'Association Américaine pour l'Avancement de la Science, tenu en 1982. Les treize contributions qu'il renferme proviennent d'anthropobiologistes, d'ethnologues, d'écologistes du monde animal et d'éthologistes. Elles sont regroupées en trois parties, la première décrivant les approches passées et présentes du concept d'écosystème, la seconde s'attaquant au problème de ses limites, tant spatiales que temporelles et la troisième prenant en considération les problèmes de niveau hiérarchique et ceux de la collecte de l'information.

La première partie de l'ouvrage offre un historique de la notion d'écosystème, depuis le concept de biocénose forgé par Mobius en 1877, jusqu'à la définition de Tansley de 1939, qui dans l'écosystème, voit une unité en équilibre dynamique permettant de penser les divers éléments composant un milieu naturel en termes de réseau interactif. On saluera au passage la prise en compte des travaux parallèles des auteurs soviétiques avec le concept de biogéocénose. On connaît le rôle joué par Odum dans la popularisation du concept auprès des écologistes, mais on apprendra sans doute que la commission de l'énergie atomique américaine a été un puissant fertilisant de la recherche écologique, en aidant à la formation de chercheurs, d'équipes et de programmes, avant que le Programme Biologique International en devienne le catalyseur principal, à partir des années 60.

L'influence féconde du concept d'écosystème sur les recherches en archéologie est décrite par M. Jochim, qui montre comment il a fait porter l'attention sur la distribution spatiale des caractéristiques de l'environnement et sur leur stabilité dans le temps, comme facteurs explicatifs des comportements culturels. En anthropobiologie, M. Little et al. montrent que c'est par le truchement des études sur

l'adaptation que l'approche écologique a pu faire son apparition, les projets développés dans le cadre du PBI ayant eu par leur aspect multidisciplinaire la volonté de mieux comprendre les relations entre l'homme et l'environnement, même si le concept d'écosystème n'y apparut qu'à partir des années 70. L'engouement intellectuel suscité par cette nouvelle approche a cependant été rapidement tempéré par les difficultés qu'elle a suscitées dans les tentatives de son application aux groupes humains. E. Alden Smith par exemple, professe l'opinion que le concept d'écosystème n'offre au mieux qu'un cadre descriptif à grande échelle de l'écologie humaine, inapproprié pour expliquer les stratégies des composants humains d'un écosystème particulier. De leur côté, Lees et Bates montrent combien le concept d'écosystème humain peut permettre de comprendre des interrelations, mais non d'en saisir les causalités. Il montre a fortiori qu'interpréter comme un système supposant une structure autorégulée, ce qui n'est le plus souvent qu'un assemblage systémique de facteurs non itératifs chez l'homme, est pour viser une simplification, aboutir à un artefact. La quiétude des régulations systémiques étant fréquemment troublé par des événements non ordinaires, une voie de recherche qu'ils estiment profitable, consiste à saisir la nature et l'assemblage des réponses que les hommes apportent à des contraintes exceptionnelles telles que des catastrophes naturelles, ou régulièrement croissantes, telles les évolutions démographiques.

Les problèmes posés par le concept d'écosystème sont abordés de façon plus concrète dans la seconde partie. R. Ellen montre combien la définition des limites des écosystèmes est variable. Il n'y a généralement pas d'uniformité réelle de l'environnement dans lequel subsiste une population, si bien qu'isoler une localité et l'estimer représentative de l'ensemble écologique auquel elle participe, conduit à une simplification abusive. Par ailleurs, il montre en prenant l'exemple des îles Molluques, que les représentations des écosystèmes seraient souvent mieux approchées par la figuration de centres d'influence, et de zones périphériques qui leurs sont rattachées, que par le tracé de frontières, les aires raccordées à chaque centre se chevauchant. Dans une autre contribution est discutée la notion d'écosystème dans le temps. Quelle pérennisation est possible si les composants démographiques, économiques, sociaux, politiques changent et comment scinder les étapes évolutives d'un écosystème?

La troisième partie s'efforce de discuter des méthodologies d'étude des écosystèmes. C'est la plus faible, en dépit d'un travail intéressant de F. Paine Conant, qui montre comment les moyens modernes d'observation macroscopiques par l'entremise de satellites artificiels, permettent de mieux comprendre et de suivre l'impact des activités humaines sur l'environnement dans lequel elles prennent place. On notera encore une excellente discussion par E. Moran, du problème des niveaux d'études de l'écosystème, chaque niveau impliquant sa propre collecte d'information et sa propre unité d'analyse, indépendamment du fait qu'il soit souhaitable de parvenir à un emboîtement des différents niveaux hiérarchiques afin de parvenir à une bonne perception synthétique.

D'accès difficile, cet ouvrage est un outil de travail qui présente le grand intérêt de soupeser méticuleusement les apports positifs et négatifs de l'approche anthropologique par les écosystèmes et d'en révéler des parties indécises. Il a donc le mérite d'inviter chaque chercheur à ne pas manipuler ce concept à la légère et d'être particulièrement circonspect lorsqu'il veut l'utiliser dans l'approche d'un terrain. C'est un livre dont chacun peut faire son profit.

Emile CROGNIER

N. CANNAT - Sous les bidons, la ville..de Manille à Mexico, à travers les bidonvilles de l'espoir. l'Harmattan, Paris, 1988, 250p.

La croissance démographique et les difficultés économiques des pays en développement, renforcées par les contraintes climatiques et politiques souvent, ont amené de profonds bouleversements dans le tissu social et environnemental de ces pays. L'accélération de l'urbanisation, l'expansion démesurée des grandes villes, vastes mégalofoles, ont créé de grands sous-ensembles urbains, dont certains, bidonvilles et taudis, deviennent des constantes dans l'écosystème des villes du tiers-monde. Noël Cannat, expert en aménagement, nous livre ses réflexions, son témoignage, son expérience, après plusieurs voyages en Asie et Amérique latine.

Une première partie, après avoir opposé la croissance lente et structurée des grandes cités historiques et l'expansion brutale et décultivante de la «ville bidon», puis brossé un tableau à la fois de la fragilité et de la dynamique du milieu social des bidonvilles à l'interface rural-urbain, montre l'importance du développement de la conscience collective par l'intermédiaire de comités, associations, réseaux, ONG endogènes, qui cherchent à faire reconnaître l'identité du bidonville à travers des réalisations locales et des différentes voies permettant de structurer et d'organiser la vie des habitants.

Une deuxième partie, plus importante, étudie plusieurs cas regroupant de grandes métropoles telles que Manille, Bangkok, Dacca, Howrah, Calcutta, Bombay, Mexico, mais aussi Hong-Kong, Canton, Shanghai, Pékin, abordant chacun leur problème de croissance et de population démunie de façon spécifique. Au moyen de témoignages et d'exemples souvent chiffrés, sont décrits et commentés la réalité quotidienne des habitants des bidonvilles et taudis, les moyens ou solutions originales que ceux-ci ont créés, organisés, pour avoir le droit d'exister, de vivre, et quelquefois de survivre. Solutions juridiques, économiques, structurelles, améliorations des conditions de vie, de santé, de l'habitat, de l'environnement et de l'hygiène peuvent être possibles dans certaines conditions, malgré des obstacles innombrables, grâce à des réseaux de solidarité et au refus du bidonville dans ce qu'il ya de plus négatif, avec le soutien d'ONG étrangères quelquefois, mais surtout locales.

Dans les conclusions sont abordés des concepts plus généraux de croissance et de développement, d'aides extérieures, pas tant considérées sous l'angle matériel des biens et des services que sous celui des structures stimulant des prises de conscience collectives, des réseaux de communication, sans négliger les possibilités d'échecs.

Quelques données chiffrées, une liste des actions de développement en cours, et une bibliographie complètent l'ouvrage.

Notons que l'Afrique subsaharienne est absente. C'est pourtant elle qui subit actuellement et de façon spécifique, l'urbanisation la plus rapide et les changements sociaux, culturels, économiques, explosifs qui impliquent ce télescopage brutal entre mondes rural et néo-urbain. Sans doute la présentation manque-t-elle d'unité, tantôt reportage ou journal de voyage, tantôt didactique ou polémique. Peut-être est-ce voulu pour rendre le livre plus vivant, mais le sujet lui-même sans ces artifices de style, n'aurait pas été moins passionnant au contraire. Enfin, était-il vraiment nécessaire, dans une partie de la conclusion, de faire remonter le mal-développement à une opposition entre cerveau droit et cerveau gauche?

Abstraction faite de ces remarques, ce livre permet de jeter un regard panoramique sur quelques grands phénomènes urbains des pays en développement et certains des bidonvilles qui leurs sont attachés. Il permet surtout d'avoir une idée des expériences tentées et solutions trouvées par leurs habitants pour que l'espoir ne soit pas absent de leur environnement humain.

Yves MICHELHACISKI

G.GUILLE-ESCURET *La souche, la cuve et la bouteille. Les rencontres de l'histoire et de la nature dans un aliment: le vin.* Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1988, 197 p. 95 F, ISBN 2-7351-0295-5.

Le titre de l'ouvrage exprime profondément son objet. Il désigne les trois pôles inséparables entre lesquels se tisse le réseau qui aboutit au vin. La souche, c'est la vigne, son terroir, sa sélection, nature faite par la culture

mais d'abord être vivant qui porte ses fruits selon les équilibres de la terre et du climat La cuve, c'est le lieu de l'homme. Là, il travaille et transforme, mais c'est aussi le lieu d'un pouvoir, celui de rassembler, de traiter, de mélanger, de négocier. Celui qui s'exerce sur le vigneron lorsqu'il ne contrôle pas le destin de son vin quand le négoce retentit sur son travail, sur les choix entre qualité et rentabilité immédiate. La bouteille, c'est le produit de l'interaction des deux autres pôles du triangle du vin que décrit si bien le titre. Elle n'est pas qu'un aboutissant. Lorsque sa qualité la dégage de la masse, elle devient un emblème, exigeant, qui pousse le détenteur de la cuve et celui qui travaille la souche à maintenir ce que promet cet emblème.

Et pour cela il faut qu'ils oeuvrent en harmonie, que l'équilibre du jeu social

permette de jouer suffisamment bien avec celui de la nature pour que le cru s'exprime et pour que la bouteille soit digne de son producteur.

A travers une étude ethnologique et écologique du vignoble des Corbières, ce sont les racines naturelles, techniques et sociales du vin en général que l'auteur nous permet de démêler. Mais le vin n'est pas l'ultime fin de l'ouvrage. Le contrat qu'a passé G. Guille-Escuret avec le Ministère de l'Environnement dépasse la préoccupation de collecter une information concrète. Son ambition est plus vaste. Elle est de mettre en évidence les obstacles à une approche intégrée entre sciences de la nature, de la technique et de l'homme à partir d'un cas où cette intégration s'impose tout en étant délicate. Contribution théorique par l'exemple et non par le débat d'idées, mais dont les idées sont l'armature, et l'on doit en être reconnaissant à l'auteur.

Il y a dans toute la démarche de ce livre un remarquable souci, celui de suivre jusqu'à son terme chaque observation, et de ne la quitter éventuellement que lorsqu'un carrefour permet d'emprunter une autre voie. Mais celle-ci recoupera la précédente, ou une autre qui la recroisera. Chemin faisant, c'est, à son sens le plus fort, toute une écologie humaine qui se dégage. Le regard passe de la terre à l'homme, de l'histoire à l'économie, de commerce du vin à la sélection des cépages; tout cela est enchaîné, naturellement, non dans la succession rigoureuse d'une démonstration mais dans la trajectoire que suit un promeneur à travers un réseau. Le vin apparaît alors comme l'incarnation d'une longue dialectique du travail et de la représentation, de la nature et de la culture, qui rompt en fait leurs apparentes oppositions pour, en lui, les intégrer totalement. Ce n'est peut-être pas un hasard si la force symbolique du vin a servi d'ancrage à l'image de sa noblesse et aux techniques qui la maintiennent.

Ce travail échappe avec bonheur à l'opposition sciences de l'homme / sciences de la nature dont il souligne dès le début certains artifices. On sait que les chercheurs qui travaillent sur les interactions d'une espèce cultivée et d'une communauté humaine éliminent souvent les variables dont la quantification est malaisée ou imprécise. La démarche des biologistes préfère des « informations pauvres mais claires (à) des informations riches mais ambiguës, qui sont le lot habituel des sciences humaines (p.16). « Aussi, entre agronomes et ethnologues, le fossé ne se comble t'il pas, car leurs langages sont incommensurables. Or la réalité exige entre les chercheurs la même communication que celle qui existe au cœur de leur objet. L'auteur a raison de le préciser lorsqu'il écrit (p 19) que: «les décisions techniques ne peuvent résulter de la seule collaboration entre la rationalité écologique et la rationalité «purement» économique. Chaque fois, le choix tactique inclut une charge culturelle : l'ignorer délibérément est en soi une orientation socioculturelle»..

Ouvrage à lire, pour tous ceux qu'intéressent la vigne et le vin, certes, mais surtout pour qui se soucie de comprendre comment une écologie humaine peut

concilier l'esprit de géométrie de la rigueur scientifique et le nécessaire esprit de finesse des sciences de l'homme..

Jean BENOIST

J.TORREJON, J.BERTRANPETIT. Estructura biodemografica de la poblacion del valle de Camprodon (Pirineo Catalan). Trabajos de Antropologia, vol 20, n°s 3-4, 1987, 164p.

Cette étude vient s'ajouter avec réussite à celles maintenant nombreuses sur les populations rurales européennes, et tente d'apprécier les interactions biosociales en relation avec les facteurs de changement.

Les résultats présentés sont conformes avec ceux généralement trouvés dans les autres travaux : forte décroissance de population depuis le début du XXème siècle, achèvement du processus de transition démographique et mutation des structures familiales. Malgré un relatif isolement géographique, la population est peu endogame et la valeur de la consanguinité estimée par isonymie reste faible.

En revanche, quelques spécificités sont remarquables, telles la faible homogamie socio-professionnelle entre le mari et le père de son épouse, la forte immigration masculine et une descendance finale moyenne plus importante chez les couples d'immigrants.

Bien qu'il ne s'agisse pas d'une véritable étude longitudinale en l'absence de reconstruction généalogique de la population, les auteurs, en faisant ce choix méthodologique, ont cependant prouvé que l'on pouvait atteindre un niveau d'analyse fort pertinent.

Daniel BLEY

G.W. LASKER Surnames and genetic structure . Cambridge University Press. 1985, 148 p.

Parmi les modèles élaborés par les biologistes pour rendre compte de la structure génétique des populations humaines, la méthode isonymique a connu des fortunes diverses. Formalisée par Crow et Mange en 1965 à partir du principe de similitude de transmission entre nom patronymique et caractères biologiques, cette méthode a tout d'abord été appliquée dans les pays anglo-saxons, puis dans les pays latino-américains et dans ceux de l'Europe continentale. Les études sur d'autres aires géographiques sont plus rares parce que les problèmes méthodologiques rencontrés sont liés aux spécificités culturelles de ces populations, comme dans le cas où le mode de transmission du nom n'est pas patrilinéaire.

Cet ouvrage synthétique sur l'utilisation de la méthode isonymique en génétique des populations a été rédigé par un chercheur dont les travaux en ce domaine font autorité. Cet ouvrage se compose de deux parties très différentes l'une

de l'autre. Dans une première partie, l'auteur retrace l'historique de l'élaboration de la méthode depuis le modèle proposé par Darwin dès 1875 jusqu'aux critiques les plus récentes de Roberts (1983) et Weiss (1983). Les problèmes conceptuels et méthodologiques posés par cette méthode sont bien présentés et illustrés par des résultats portant sur diverses populations.

Dans une seconde partie, l'auteur fait la synthèse des nombreux travaux isonymiques appliqués à la Grande-Bretagne.

Après une bibliographie bien complète sur le sujet, il est un peu dommage que l'auteur consacre 50 pages à décrire la répartition géographique des 100 noms les plus fréquents d'Angleterre.

Cet ouvrage est un bon outil de travail pour les chercheurs désireux d'appliquer la méthode isonymique dans les études portant sur les structures des populations humaines.

Gilles BOETSCH